

## Introduction

Catherine Poujol

### Introduction

*Slovo*, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01508025>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

**EXIGENCE DE QUALITÉ** avec des évaluations en double aveugle ;

**OPEN ACCESS** : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

**LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS** pour protéger les auteurs et leurs droits ;

**PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS** sémantiques et audio-visuels ;

**MÉTADONNÉES MULTILINGUES** : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

# Slovo

---

Le discours autobiographique  
à l'épreuve des pouvoirs  
*Europe - Russie - Eurasie*

Numéro coordonné par  
Catherine POUJOL

inalco  

---

PRESSES

**Volume 47 – Année 2016**

## **Rédactrices en chef**

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

## **Comité scientifique**

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

## **Bureau éditorial**

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

## **Édition**

Nathalie BRETZNER

## **Maquette**

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

## **Illustration de couverture**

© Clédia FOURNIAU

## **Maquette de couverture**

Nathalie BRETZNER

*Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.*

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0      2016, © Presses de l'Inalco  
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France  
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

## Introduction

Catherine Poujol  
Inalco/Sorbonne Paris Cité

Pour qui, pourquoi, comment parler de soi ? De quelle manière s'articule le discours autobiographique, les discours autobiographiques ? Le sujet est largement rebattu et la littérature foisonne d'exemples aussi célèbres que convaincants.

Comment ces discours autobiographiques peuvent-ils s'inscrire dans les interstices souvent réduits que concède le pouvoir politique, mais aussi, celui de la société englobant les individus auquel nul n'échappe, fût-il lui-même l'incarnation du pouvoir ? Comment parviennent-ils à « prendre le pouvoir » le temps de leur énonciation, par surprise, par stratégie, par inertie ? À le distordre, le minoriser, le transcender. La question mérite d'être posée.

Ce numéro spécial de *Slovo* consacré au « discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs en Europe – Russie – Eurasie » se veut une polyphonie de voix diverses connues ou ignorées, où résonneront celles des souverains eux-mêmes, comme celles des simples individus prenant la parole et accédant ainsi à une notoriété fugace, à côté de celles plus attendues des écrivains et autres personnalités reconnues par l'histoire.

Dans ce puzzle ethnoculturel situé sur la plaque tectonique de l'Europe et de l'Eurasie, la prise de parole autobiographique, à l'oral et plus encore à l'écrit, n'est pas un acte facile et ce, pour diverses raisons ayant trait au rapport entre l'individu, la société et précisément le pouvoir, les pouvoirs, qu'ils soient ancrés dans un territoire ou globalisés, qu'ils soient contemporains ou passés.

Cette prise de parole que nous considérons comme délimitant « l'espace d'un discours » nécessite de clarifier la position de l'auteur conscient qu'il rompt ou non le consensus social dans lequel il s'inscrit. Cela est vrai surtout lorsque le fait de souscrire au « pacte autobiographique » ne fait pas simplement que mettre en danger sa liberté ou sa vie, mais, pour des raisons propres au substrat culturel

dans lequel on évolue, peut éventuellement être assimilé à « perdre la face », en dévoilant son moi profond. À moins qu'il ne signifie la prise d'autonomie de l'individu sur la contrainte du collectif, comme ce sera le cas en Asie centrale au début du xx<sup>e</sup> siècle, sous la forme d'une individualisation de l'intelligentsia réformiste musulmane.

Le parti pris a été de privilégier des voix originales, inédites, ou rarement entendues, de décliner toutes sortes de discours, à diverses époques, sur un vaste espace géoculturel, mais où résonne, même dans l'éventuel silence du non-dit, la partition subtile ou affirmée que joue l'auteur pour contourner un pouvoir ou simplement pour exister malgré lui.

Ainsi pourra-t-on même rencontrer dans un article (celui de Marek Tomaszewski) un cas d'occultation totale du pouvoir, lorsque l'auteur ne lui reconnaît aucun droit, lui préférant la réflexion sur la place de la réalité dans la fiction. À moins que l'auteur ne soit lui-même l'expression du pouvoir, comme on le voit dans le premier article du numéro « Le moi et le pouvoir dans la littérature russe de l'époque médiévale » (Galina Subbotina). Dans ce cas, le discours autobiographique relève plus de la « réalisation de fonctions sociales » que de considérations sur l'identité personnelle de l'auteur. Cela rejoint la tradition persane du « miroir des Princes » où s'exprime la « volonté pédagogique » de transmission du savoir et de l'expérience d'un prince malmené par l'histoire et qui parvient à en renverser le cours à son avantage comme le montre le bref article de Danièle Auffray consacré à l'autobiographie du prince timouride Babur.

L'ouvrage est divisé en trois espaces géographiques contigus :

- . La Russie en ses espaces ;
- . Fenêtre sur l'Europe ;
- . Au-delà des steppes de l'Asie centrale

Quel est le dénominateur commun entre le *Babur Nâme*, la *Prière* d'Avraam Kuchul, le récit du *zek* Andreï Ozerovski déporté au Kazakhstan et les déclarations tonitruantes du blogueur nationaliste qui se fait appeler Zergulio sur Internet ? Un acte volontaire émanant d'un individu choisissant ou acceptant de prendre la parole pour communiquer son expérience et laisser une trace.

En d'autres termes, le point commun entre ces textes réside dans la production d'un discours autobiographique dont la forme reste relativement stable du fait de la contrainte énonciatrice à la première personne, même s'il peut aller jusqu'au « décentrement total du *je* », comme le souligne Marie Vrinat-Nikolov dans son

article, mais dont on constate la variété infinie des supports qui le réceptionnent : manuscrit publié, non publié, interview orale suscitée, roman, blog sur Internet.

Quel est le rapport entre Isaac Babel, Munavvar qori, Guéorgui Gospodinov et Iouri Vella ? Sans doute, « l'effort d'examen de soi dans la confrontation incessante avec le monde extérieur », comme le note Marek Tomaszewski dans son article consacré à l'écrivain polonais Kazimierz Brandys, mais également, « l'épreuve du pouvoir », que ce soit celui qui mène à la guerre, comme à la répression ou à l'effacement culturel.

« J'écris à la première personne pour être sûr d'être en vie », déclare encore Brandys. Mais, cet acte, scellant le parcours de l'individu qui en prend la responsabilité dans un contexte politique plus ou moins favorable, pourra, même de façon détournée, la lui coûter. Il ne mourra peut-être pas directement à cause de son autobiographie (sans que cela soit exclu), mais plutôt de son « discours ».

Il en sera ainsi pour le communiste tatar Sultangaliev, disparu dans les purges staliniennes après avoir été le bras droit de Staline au commissariat aux nationalités (Xavier Hallez), comme pour le djadide ouzbek Munavvar qori condamné à mort en 1931, dans les prémices des éliminations massives de la grande terreur de 1937-1938 (Adeeb Khalid), dont la « confession » a été écrite à la demande de l'OGPU, rendant encore plus intrusif le lien entre discours autobiographique et pouvoir. De même pour les intellectuels turkmènes, Abdulhekim Kulmuhammedov et O. Vepaev, « voix assassinées » dans le cadre de la campagne de « lutte des classes » dans la littérature turkmène, dont la mémoire est réhabilitée par Muradgeldi Soegov, auteur de l'article que nous avons choisi de mettre en « hors dossier », étant donné qu'il était plus concentré sur la personnalité et le destin des personnages que sur leurs écrits.

Depuis les marges de l'Europe jusqu'au fin fond de la Sibérie, depuis la frontière géoculturelle de l'Amou Darya qui jouxte l'Afghanistan jusqu'à celles de l'Arctique, les peuples ont toujours pratiqué diverses formes de « discours autobiographiques », relevant de la tradition orale comme écrite.

Le recours au discours autobiographique peut être un acte militant de positionnement social, dénonçant directement le pouvoir et destiné à fabriquer un support de mémoire à transmettre aux générations suivantes (Eva Toulouze).

Il peut servir d'argument d'auto-conviction pour exister même sous des identités multiples en lien avec les soubresauts politiques, en particulier la guerre (Catherine Géry). Il peut aussi prendre la forme d'une prise de parole provoquée artificiellement de l'extérieur, comme le récit de Vera Fluhr, spécialement écrit pour ce numéro, ou encore conçue comme « une mise en scène de soi » orale moins sophistiquée que ce que permet l'écriture autobiographique, mais non

« dénuée d'efficacité performative ». Dans un tel cas, le discours autobiographique peut être utilisé comme un « témoignage sur une époque donnée, mobilisable pour l'historien, mais aussi comme une technique de subjectivation qui advient à un moment où le silence qui prévalait avant est rompu et où le sujet peut se construire dans le récit » (Isabelle Ohayon).

Face au destin incontrôlé, il offre, au mieux, une arme de lutte personnelle ou capable de soulever des sociétés entières, dans tous les cas, une trace qui persiste tel un cri plus ou moins audible (Blandine Guyot), une explosion improbable de mots dont certains ne resteront que dans l'espace virtuel informatique, créant de la sorte une nouvelle forme de discours sur soi (Julien Paret).

Cette profusion de discours autobiographiques simplement énoncés ou ciselés par des professionnels de l'écriture veut également interroger la place de l'individu dans les sociétés postmodernes. « Nous sommes je : qui suis-je ? Comment écrire le "moi" et quel "moi" au XXI<sup>e</sup> siècle ? » se demande Marie Vrinat-Nikolov, nous permettant ainsi de conclure en laissant la question ouverte et la quête intellectuelle entière.

Bonne lecture !